

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Histoire de Monsieur Guillaume [Document électronique] : cocher / par le
comte de Caylus

PREFACE

pV11

M Guillaume au public.

Monsieur le public, vous allez être bien étonné de
ce qu' un homme de mon acabit prend la plume en
main, pour vous faire participant de bien des
drôleries qu' il a vu sur le pavé de Paris, où il
peut dire, sans vanité, qu' il a roulé autant qu' un
homme du monde qu' il y ait.

Quoique je sois, à cette heure, un bon bourgeois
d' auprès de Paris, cela n' empêche pas que je ne
me souvienne toujours bien, que j' ai été cocher de
place, après de remise, ensuite j' ai mené un
petit-maître que j' ai planté là pour les chevaux
d' une brave dame, qui m' a fait ce que je suis au
jour d' aujourd' hui.

Dans ces quatre conditions-là, j' ai vu bien des
choses, comme je vous disois

pV111

tout-à-l' heure, ce qui fait que je me suis mis à
rêver, en moi-même, comment je m' y prendrois pour
coucher ça par écrit.

Je n' ai pas bien la plume en main, à cause du fouet
d' autrefois qui me l' a corrompu ; mais quand j' aurai
écrit ce que j' ai envie d' écrire, je le ferai
r' écrire par un écrivain des charniers, que je
connois, du temps que j' étois à la ferronnerie.

Je sais ce que je vas vous dire, pour en avoir vu
plus de la moitié de mes propres yeux, moi qui vous
parle, quand je menois l' équipage.

Les gens qui vont dans un fiacre, tout par-tout où
ils veulent aller, ne prennent pas garde à lui ; ça

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

fait qu' on ne se cache pas de certaines choses,
qu' on ne feroit pas devant le monde.
Mais, comme il y a très-bien de ces affaires-là que
je sais, je n' étois pas mal embarrassé par qui
commencer, et puis ça auroit fait tout drès
d' abord, un trop

p1X

gros livre. Je me suis avisé, avec l' écrivain duquel
je vous ai parlé, qu' il falloit, pour ne pas faire
d' embarras, vous en couler quatre l' une après
l' autre.
Premièrement, d' abord et d' un ; je commencerai
par l' histoire de Mamselle Godiche, qui lui est
arrivée dans le temps que j' étois à la rue mazarine,
à la glacière, à chaillot, avec le fils d' un
marchand de l' apport-Paris.
Par après, je vous lâcherai l' affaire de la femme
de ce notaire avec un gros commis de la douane,
à la foire Saint-Laurent, quand j' étois
remisier.
Pour ce qui est de la troisième, ce sera l' histoire
de monsieur le chevalier Brillantin, qui ne m' a
jamais payé mes gages qu' à coups de plat d' épée,
pendant que j' ai mené sa diligence.
Et enfin finale, vous aurez celle de Madame Allain,
ma bonne maîtresse, qui m' a laissé de quoi vivre,
avec monsieur l' abbé évrard, duquel elle vit son

pX

bec-jaune, comme vous le verrez vous-même à la fin
du présent livre.
Par ainsi, ça f' ra quatre aventures d' amourettes.
Si ceux-là vous plaisent à lire, je vous en
détacherai encore d' autres, qui ne seront pas moins
chenues.

p11

HIST. ET AVENT. MAMZELLE GODICHE

de Mamzelle Godiche la coëffeuse.
comme j' étois un jour de l' après-dînée à attendre

le chalant à la mazarine, voilà que je vois qui vient à moi, une petite jeune demoiselle bien gentille, qui me demande, mon ami, qu' est-ce que vous me prendrez pour me mener au pont-tournant ? Mamselle, ce lui fis-je, vous êtes raisonnable. Oh, point-du-tout, ce fit-elle, je veux faire marché. Eh bien, vous me donnerez vingt-quatre sols, la pièce toute ronde... oui-dà, qu' il est gentil avec ses vingt-quatre sols ! Il n' y a qu' un pas. Je vous

p12

en donnerai douze : tenez, j' en mettrai quinze ; si vous ne voulez pas, je prendrai une brouette... allons, mamselle, montez. Vous donnerez de quoi boire... oh, pour cela non, ne vous y attendez pas : c' est bien assez... eh mais ! Dites donc, l' homme, tirez vos vitres, il fait tout plein de vent, (il ne souffloit pas) cela me défriserait ; et ma tante croiroit que j' ai été je ne sais où. Je tire mes glaces de bois, et nous voilà partis. Tout vis-à-vis des théatins, v' là-t-il pas qu' une glace tombe dans la coulisse de la portière, et j' entends : cocher, cocher, relevez donc votre machine qui est tombée ! Pendant que je la relève, il passe par-là un petit monsieur, qui regarde dans ma voiture, et qui dit tout d' abord : ha ! Ha ! C' est Mamselle Godiche ! Eh, mon dieu ! Où allez-vous donc comme cela toute seule ? Monsieur, je vais où je vais, ce n' est pas là vos affaires, répondit-elle. Ah ! Pour cela, reprit-il, vous avez raison ; mais vous sentez fort, mademoiselle, qu' une demoiselle comme vous, qui va dans un fiacre l' après-midi, toute seule, ne va pas coëffer des dames à cette heure. C' est ce qui vous trompe, M Gallonnet, repliqua Godiche ; et cela est si vrai, que voilà un bonnet que je ne fais que de monter, pour le porter à une dame, pour aller au paradis de l' opéra.

p13

à la vérité, la petite futée tire de dedans sa robe un escoffion qui étoit dessous ; et le monsieur le voyant, tire une révérence en riant, et s' en va. Pour cela dit, Mademoiselle Godiche, après qu' il fut parti, les hommes sont bien curieux ! Aussi pourquoi votre chose ne ferme-t-elle pas bien ? C' est le fils d' un tailleur de notre montée, qui ne

va pas manquer de l' aller dire partout. C' est la plus mauvaise langue du quartier, et ses bégueules de soeurs aussi : parce qu' on se met un peu plus proprement qu' eux tous, il semble qu' on soit une je ne sais qui. Il faut que je sois bien malheureuse de l' avoir rencontré là ! Tenez, voilà vos quinze sols ; je ne veux plus aller dans votre vilain carrosse. Ah, mon dieu ! Qu' est-ce qu' on va dire ? Si ma tante sait cela, je suis perdue ! Eh bien, vous voilà comme une buche de bois, me dit-elle, à moi qui l' écoutois sans mot dire, allez donc où je vous ai dit, il en arrivera ce qui pourra : il faut bien que je porte ma coëffure, une fois ; cette dame m' attend : dépêchez-vous donc. Nous voilà allés. Nous arrivons au pont-tournant, où il n' y avoit non plus de dame à sa toilette, que dans le creux de ma main. Mamselle Godiche regarde à droite, à gauche,

p14

et tout par-tout. à la fin, elle me dit, mon ami, voulez-vous que je reste dans votre carrosse, jusqu' à ce qu' un de mes cousins, qui doit me mener quelque part, quand j' aurai été chez cette dame, soit venu ? Je vous donnerai quelque chose pour cela. Volontiers, lui dis-je, mademoiselle, car j' avois pris de l' affection pour elle ; et puis j' étois bien aise de voir son cousin, que je me doutois bien qui ne l' étoit pas plus que moi. Au bout d' un gros quart d' heure, je vois venir un grand jeune homme, qui vient dar, dar, du côté de la porte Saint-Honoré. Je le montre à Mamselle Godiche, n' est-ce pas là votre cousin ? Eh, oui vraiment ! Appelez-le, car il ne sait pas que je suis en carrosse. Je cours après le cousin, qui s' en alloit enfiler le chemin de chaillot ; et je lui dis : monsieur, il y a là mamselle votre cousine Godiche qui voudroit vous parler un mot. Aussi-tôt après m' avoir dit grand merci, il s' en court à mon carrosse, monte dedans, et voilà mes gens à chuchotter comme des pies-borgnesses, pendant long-temps. à la fin ils me disent, que je les mène dans quelque bon cabaret de ma connoissance ; et que je serai bien content d' eux, si je veux les attendre pour les ramener à Paris, quand ils auront mangé une salade. En même

p15

temps le monsieur, pour me faire voir que c' est de bon franc jeu, me coule dans la main une roue de derrière, à compte.

Je leur proposa de les mener chez la veuve Trophée, à l' entrée du cours ; mais ils trouvèrent que c' étoit trop près du soleil. Je leur parlai ensuite de la glacière à chaillot, ou de Madame Liard au roule ; mais ils aimèrent mieux la glacière, où je les débarqua, en peu de temps.

Comme je me doutois bien du cousinage que c' étoit, je fis signe à la maîtresse, qui entend le jars, autant qu' il se puisse ; et elle les fit mettre dans un petit cabinet en bas sur le jardin.

Pour ce qui est de moi, je vous range mon carrosse ; et comme il y avoit bien des écots, j' ôte les coussins, que la maîtresse du cabaret va porter dans la chambre où étoit mon monde, afin que personne ne les prenne.

Au bout d' environ près de deux heures, Mamselle Godiche eut envie de prendre l' air dans le jardin ; son cousin y vint avec elle, et ils se mettent à regarder danser. Pendant ce temps-là, j' étois avec deux de mes amis de ma connoissance, dont il y en a un soldat des petits corps, et nous buvions une pinte de vin, en mangeant le reste d' une fricassée de poulets, que le cousin et la cousine m' avoit donnée dans le

p16

jardin avec de la salade qui restoit, de façon que nous ne faisons pas si mauvaise chère.

Comme nous n' étions pas bien loin de la danse, je vis que l' on venoit prier Mamselle Godiche pour un menuet ; ensuite elle prit son cousin, et ils se mettent à danser ensemble fort gentiment.

Dans le temps qu' ils n' y prenoient pas garde, à cause de la danse, voilà Monsieur Galonnet qui arrive avec deux autres, et deux demoiselles. D' abord, une de ces demoiselles lui dit, comme ils passaient auprès de nous, tiens, mon frère, la voilà qui danse avec son amant de l' Aulne. Ah, la petite chienne, répond-il, je m' en suis bien douté ; quand j' aurai bu un coup, j' irai la prier à mon tour.

Ce qui fut dit, fut fait : c' te pauvre Mamselle Godiche devint toute blême, et M De L' Aulne tout pâle, quand M Galonnet la voulut prendre pour danser, bien poliment le chapeau d' une main, et un gant blanc dans l' autre.

Je voyois bien qu' elle avoit envie de le refuser ; mais je vis bien aussi qu' elle n' osoit pas, parce

qu' elle avoit dansé avec un autre, et que ça auroit pu faire du bruit, comme M Galonnet ne demandoit pas mieux, à sa mine, d' autant plus que cela ne se fait pas, parce que c' est un affront qu' on boit en plein cabaret.

p17

Avec tout cela, elle danse ni plus ni moins que si elle avoit été bien aise. Et pour faire voir à M Galonnet qu' elle ne se soucioit guère de lui, elle reprit M De L' Aulne, au lieu d' un de ceux qui étoient arrivés avec lui, qui étoient deux garçons tailleurs ; comme ça se pratique envers les nouveaux venus, qui n' ont pas encore dansé.

Les demoiselles qui étoient venues avec M Galonnet, dont l' une, qui avoit le visage comme un verre à bière, étoit sa soeur, et l' autre qui étoit bancale, s' étoient mises à une table auprès de la nôtre. Et j' entendois que la grêlée disoit, en parlant de Mamselle Godiche : pour cela, il faut que cette petite créature-là soit bien effrontée, de venir toute seule avec son amant dans un cabaret ; je n' y viendrois pas moi, pour je ne sais pas quoi, devant tout le monde, comme elle fait. Oh, dam', dit la bancale, c' est qu' elle est bien aise de faire voir sa belle robe de satin sur fil, qui, je crois, ne lui coûte guère : bon, répond l' autre, je parie que c' est ce nigaud de De L' Aulne, qui aura volé cela chez son père. Il vouloit autrefois m' en conter ; mais il a bien vu qu' il n' avoit pas affaire à une godiche ; en vérité, il convient bien à une petite souillon comme elle, de porter une robe garnie avec un mantelet

p18

à cocluchon. Je n' en porte pas moi : et si, je suis pourtant fille d' un maître tailleur, qui est le principal locataire de notre maison ; et puis, avec ce que je gagne de ma couture, il ne tiendrait qu' à moi d' en avoir si je voulois ; mais c' est qu' il n' y a que ces gens-là d' heureux ; mon cher père a bien envie de mettre tout ce train-là dehors, aussi-bien sa tante ne paye pas trop bien son terme. Oh mais, tiens, regarde donc Gogo, dit-elle tout de suite, comme elle se déhanche en dansant ! Ne diroit-on pas d' une fille d' opéra ? Ah ! Pour cela, dit l' autre, je serois bien fâchée de danser comme elle ; tu sais bien, Babet, la dernière fois que nous étions au gros caillou :

eh bien ! Est-ce que je dansois avec des contorsions pareilles ? Et si pourtant je n' ai jamais appris : pour moi, dit Babet, défunt ma chère mère m' a fait apprendre, pendant plus de trois mois, par le maître de ballets de M Colin, de la foire, à qui l' on donnoit vraiment, trente bons sols par mois, en arrière de mon cher père ; on lui disoit que c' étoit un ami de mon frère qui nous montrait pour rien.

Ce monsieur-là nous faisoit entrer quelquefois les fêtes et les dimanches, dans le jeu de M Colin, qu' il ne nous en coûtoit rien, à ma soeur Gotton et à moi ; et bien, il y avoit là des filles qui

p19

dansoient tout comme Godiche, sur le théâtre. Fi, que c' est vilain pour une honnête fille ! Aussi je regarde cela comme la boue de mes souliers. Va, va, n' aye pas peur que je la salue jamais la première. Oh mais, dit Gogo, pendant que Babet reprenoit son vent, c' est que, comme elle est un peu gentille, cela s' imagine... qu' appelez-vous donc, gentille, mamselle, reprit vîtement Babet, au risque d' étouffer ? Pardi ! Tu es encore une belle connoisseuse de chat ! Est-ce parce qu' elle a de grands yeux noirs ? Oh, c' est que tu n' as pas vu qu' on diroit qu' elle louche. Si je voulois mettre de la petite boîte, est-ce que je n' aurois pas de la couleur comme elle ? Tiens, Gogo, ne me parle pas de ces petits nés retroussés ; et puis, elle se pince toujours la bouche, sans cela seroit-elle si petite ? Godiche n' est pas mal faite, faut tout dire ; mais elle n' est pas si grande que moi. As-tu vu comme elle s' habille court ? Oh, voilà ce que je ne saurois souffrir, dit brusquement la bancale, rien n' est plus vilain. Est-ce que tu ne vois pas que c' est pour faire voir ses fuseaux de jambes, reprit Babet ; et un pied, qu' on croiroit qu' elle va tomber à chaque bout de champ ? Tout cela est vrai, dit Gogo, qui y alloit

p20

plus à la franquette ; mais cela n' empêche pas que les messieurs ne lui fassent les yeux doux. Et puis elle a peut-être de l' esprit ? Ah ! C' est là où je t' attends, avec ton esprit ; ce n' est qu' une étourdie, et sans quelques petits mots de

broustilles que ces vilains hommes aiment à entendre dire à une fille, elle seroit plus bête qu' un pot, qu' une cruche. Oh ! Je t' assure qu' avec toute ma grêle, je ne me donnerois pas pour elle, ajouta Babet, en se redressant dans son corps ; et puis tout de suite : mon dieu ! Peut-on être décolletée comme cela ? C' est pour faire voir sa belle carcasse, je serois bien fâchée de me débrailler comme elle ; et si, sans vanité... mais ne parlons plus de cette petite bégueule-là, j' aurois pourtant bien envie de lui dire son fait.

Mamselle Godiche ayant dansé tout son bien aise, s' en alloit avec M De L' Aulne dans leur chambre ; mais il falloit passer pardevant Babet, qui, pour commencer la dispute qu' elle vouloit lui chercher, lui dit, en passant, et si pourtant elle ne vouloit pas la saluer la première : bon jour, Mamselle Godiche, comment vous portez-vous ? ... à votre service, Mamselle Babet... vous voilà donc ici ? ... vous voyez, mamselle, tout aussi-bien que vous... j' en suis bien aise... cela me fait plaisir.

p21

Vous avez là une robe d' un joli goût, dit la couturière ; et la vôtre, répond la coëffeuse, elle me paroît bien choisie. N' est-ce pas de ces petites étoffes à cinquante sols ? Pour moi, la mienne me coûte trois livres cinq sols, et à bien marchander encore... oh dam', tout le monde ne peut pas en avoir de si belles que Mamselle Godiche, dit Babet, en riant du bout des dents, comme saint-Médard. J' en fais faire une de taffetas ; si vous n' aviez pas eu tant d' ouvrage, Mamselle Galonnet, je vous l' aurois donnée à faire... oh ! Je ne suis pas assez fameuse couturière pour une demoiselle comme vous... bon, vous vous voulez badiner ; puisque je monte vos bonnets, vous pouvez bien faire mes robes... vous ne m' en avez guère monté, toujours... cela vous plaît à dire, à telles enseignes, que vous m' en devez encore deux ou trois... moi, je vous dois des montures de bonnets ? Allez, allez, mamselle, songez plutôt à payer à mon cher père, votre terme de sept livres dix sols... cela sera à compte, mamselle, cela sera à compte... vous feriez bien mieux de payer vos dettes, que de porter la robe garnie, et le mantelet... allez, mamselle, ce n' est pas à vos dépens... vraiment, si on ne vous en donnoit pas, où les prendriez-vous ? Ce n' est

p22

pas à monter des bonnets qu' on gagne tant... c' est que vous n' avez pas assez de mérite pour en gagner... je serois bien fâchée de l' avoir comme vous, bonne petite hardie ! ... c' est vous qui êtes une effrontée.

Ma bourgeoise n' eut pas plutôt lâché la parole, que Babet Galonnet qui la trouva tout juste au bout de son bras, vous lui couvrit la joue d' une giroflée à cinq feuilles, qui claqua comme mon fouet. Tout le monde qui étoit là, nous demeurons comme des statues ; il n' y eut que M De L' Aulne, qui dit à Babet : en vérité, mamselle, ce que vous faites-là ne se fait pas, et si ce n' étoit que vous êtes une fille, je vous ferois bien voir... que vous êtes sot, mon petit monsieur, répondit la couturière ; allez, allez, j' avertirai votre père que vous le volez pour dépenser votre argent avec des créatures. Jusques-là, Mamselle Godiche s' en étoit pris à ses yeux du soufflet de sa joue ; mais quand elle se vit appeller créature, elle montra à la grêlée qu' elle avoit la langue bien pendue ; elle se mit à vous lui dégoiser les dix-sept péchés mortels ; en sorte que la couturasse se jette sur elle, lui arrache son morillon plus vite que le vent, et le trépigne aux pieds, dans de l' eau qui étoit par terre, en sorte qu' il n' étoit que de boue et de crachat.

p23

Elle veut après lui sauter aux yeux, car je voyois bien qu' elle avoit envie de défigurer sa physionomie, qui n' étoit pas grêlée comme la sienne ; mais M De L' Aulne se fit égratigner à la place de sa cousine de vendange. Pendant ce temps-là, le petit Galonnet et ses camarades, avoient quitté une contredanse, pour venir voir ce que c' étoit ; et comme il vit M De L' Aulne qui tenoit sa soeur par les mains, pendant qu' elle lui donnoit des coups de souliers sur les guibons, il se mit dans la tête qu' il la battoit, en sorte que pour l' en empêcher, les trois tailleurs se mettent à vous lui rabattre les coutures, pendant que Mamselle Godiche faisoit des cris de merlusine. Oh dam' ! Quand je vis cela, je ne fus ni fou, ni étourdi ; je dis à mes amis, ne laissons pas sabouler mes bourgeois. Ils ne demandent pas mieux ; par ainsi, nous tombons sur les mangeurs de prunes, que c' étoit comme une petite bénédiction. Notre soldat avoit tiré sa guinderelle, l' autre

étoit un rude cannier, et moi, avec mon fouet,
nous donnions sur les tronches et les tirelires,
pendant qu' ils se défendoient avec les tabourets
du jardin. J' avois donné un fier coup du gros
bout de mon fouet sur les apôtres, à un qui vouloit
me prendre par les douillets ; mais

p24

je vous le plaque à plate-terre, comme une
grenouille, qui ne remuoit ni pied ni patte.
Enfin finale pourtant, on nous sépare à la fin, et
qui eût l' oeil poché au beurre noir, c' étoit pour
son compte.
Pendant la batterie, mon bourgeois et ma
bourgeoise étoient retournés dans leur chambre, où
nous allons leur dire, qu' ils ne craignent rien,
parce que nous sommes bons pour tous les
piquepoux.
Mamselle Godiche pleuroit, comme si elle avoit
perdu tous ses parens, et son cousin la consolait.
Il nous fit avaler plus de la moitié d' une
bouteille à quinze, qui n' en valoit pas six, comme
c' est la coutume.
Il n' y avoit pas moyen que Mamselle Godiche pût
remettre son tortillon, qui n' étoit que de boue ;
mais elle s' atintela bien proprement avec celui de
cette dame du pont-tournant, en sorte qu' il n' y
paroissoit pas.
Comme elle étoit toute honteuse, nous attendons
que la cohue fut passée, et puis elle avoit peur
de la grêlée, qui lui avoit dit qu' elle n' en étoit
pas encore quitte, et que sa tante le sauroit, pas
plus tard qu' à ce soir.
Sur les dix heures du soir, je mets mes chevaux et
mes coussins, et nous allons grand train dans la
rue des cordeliers, où demouroit

p25

Godiche. Mes camarades étoient à côté de moi ;
puis je remène M De L' Aulne à l' apport-Paris,
où il me donna encore un gros écu, et vingt-quatre
sols pour le rogome, que nous lavons chez
M De Capelain.
Il y a bien apparence que la tante de Mamselle
Godiche lui aura chanté le Te Deon raboteux ;
mais il paroît qu' elle s' est fichée de ça ; car
je l' ai vue, du-depuis, sur le pied François, et

je l' ai menée bien souvent avec des plumets
galonnés.
Elle m' a bien reconnu depuis ce temps-là ; et
j' avois toujours pour boire avec elle ; car
quoiqu' elle fût avec des gens du haut style, elle
n' en étoit pas plus fière envers mon égard.

p26

HISTOIRE DE M. BORDEREAU

M Bordereau, commis à la douane, avec
Madame Minutin.
M Périgord, mon pays, pour qui je menois le
carrosse, étant mort, sa veuve se défit de tout, de
sorte que me voilà sur le pavé. J' alla me proposer
à un de mes amis, qui louoit des remises dans la
rue des vieux augustins. Comme j' avois un bon habit
sur le corps, il me donna un équipage à mener.
J' allois, tous les jours l' après-dînée, prendre
M Bordereau, qui étoit un des gros de la douane,
chez lui, pour le mener tantôt d' un côté, tantôt de
l' autre, et presque toujours avec des dames, que ce
n' étoit pas de la guenille.
Un jour, je le mène au bout du cul-de-sac de
l' orangerie, d' où il entre dans les tuileries, et
nous restons à jaser, son laquais et moi, de choses
et d' autres ; et comme il me disoit souvent les
tenans et aboutissans des maîtresses de son maître,
qui en avoit tous les jours de nouvelles, je lui
demandai s' il connoissoit celle que nous venions
chercher, et où je la menerois.

p27

Je n' en sais, ma foi, rien, répondit la Fleur,
c' étoit son nom : tout ce que je sais, c' est qu' il
est venu ce matin une espèce de femme-de-chambre
qui a été long-temps avec lui, et qui lui a dit,
en sortant, que sa maîtresse se trouveroit aux
tuileries sur les quatre heures du soir.
à peine la Fleur avoit-il fini, que nous voyons
M Bordereau avec deux dames qui le suivoient,
dont la Fleur en reconnut une, pour la
femme-de-chambre de ce matin.
Quand ils sont dans l' équipage, ils ne savent où
aller. à la fin pourtant, c' est à la foire

Saint-Laurent où je les débarque. Après que le laquais les a conduits dans le jeu de l'opéra-comique, il vient me retrouver ; je me range, et donne mes chevaux à garder ; de-là nous allons tous les deux, nous promener et boire un coup dans la foire.

Quand le jeu est prêt à finir, la Fleur va trouver son maître, et moi mes chevaux ; puis il vient me redire après, que je ne m'impatiente pas, parce que M Bordereau va souper avec sa compagnie chez Dubois ; je redonne encore mes chevaux à garder, et je vas le retrouver dans ledit endroit, parce que là ce n'est pas la manière que les laquais servent à table.

Nous nous attendions bien, la Fleur et moi,

p28

à souper des restes, quand ils seroient au dessert ; mais nous manquâmes de faire des croix de malthe, comme vous allez voir.

Madame Dubois avoit mis M Bordereau et ces dames dans une salle à rideaux au fond du jardin ; on apporte le souper ; et nos gens faisoient bonne chère, quand voilà qu'il arrive un milord d'Angleterre avec Mademoiselle Tonton de l'opéra-comique, une de ses amies, et un bourgeois de leur compagnie vêtu de noir. Tout cela demande aussi à souper, et on les campe dans un petit cabinet vitré, à l'entrée du jardin.

En attendant les restes pour souper, nous nous amusions, la Fleur et moi, à creuser une bouteille de vin sur le compte de notre bourgeois, dans un cabinet auprès de la salle ; et dans ce temps-là M Bordereau et Mademoiselle Tonton, qui avoient envie de quelque chose, sortent chacun de leur endroit, pour aller dans un coin, de sorte qu'ils se rencontrent nez à nez au beau clair de la lune.

La Fleur m'avoit dit, en voyant entrer Mademoiselle Tonton, que son maître l'avoit eue de louage ; mais qu'il l'avoit quittée, à cause qu'elle le menoit un train de chasse.

Mademoiselle Tonton reconnoît tout d'un coup mon bourgeois ; et elle lui dit, de façon

p29

que nous l'entendions : ah ! Ah ! C'est vous,

M Bordereau ! Eh mais, vous n' êtes pas ici tout seul ? Vous y soupez donc ? C' est fort bien fait à vous ; laquelle de nos soeurs est de la partie ? Car vous êtes un coureur de biches. Je n' en connois point, mademoiselle, répond M Bordereau, depuis que je ne cours plus après vous. Vous êtes un insolent, mon gros ami, repliqua l' autre ; et peut s' en faut que, pour payer l' insulte que vous me faites, je ne vous fasse donner une volée de coups de bâton : vous avez donc là quelque faraud ? Dit M Bordereau : oui, oui, j' en ai, petit faquin de commis, et tu les vas voir. Alors elle se mit à crier à pleine tête : à moi, milord, à moi ! On m' insulte. Tout aussi-tôt voilà le milord, l' autre fille et ce monsieur, qui accourent pour voir ce que c' est. Vengez-nous, milord, dit Tonton, d' un misérable caissier qui ose me traiter comme une malheureuse, et vous comme un gredin. Allons donc, milord, allons donc, disoit-elle, en le poussant, et voyant qu' il ne se mouvoit guère, donnez-lui vingt coups de barre. Vous êtes un sot, dit tranquillement l' anglois à M Bordereau ; il alloit s' en aller après cela ; mais Mademoiselle Tonton le retint, en lui disant : comment, milord, est-ce ainsi que

p30

vous soutenez la réputation des dames ? Que voulez-vous que je fasse, mamselle, lui dit-il, quand j' aurai coupé son visage à cet homme, vous serez toujours une danseuse de l' opéra-comique. Tonton alloit lui répondre sur le bon ton, quand nous entendons un bacanal du diable dans la salle, où l' on cassoit les bouteilles, les verres, et qu' on faisoit voler les plats dans le jardin. C' étoit l' habillé de noir qui faisoit tapage, à cause qu' il étoit le mari de la dame de mon bourgeois. On entre comme il donnoit des coups de pieds au cul, et des noms qui n' étoient ni beaux, ni honnêtes, à la chambrière de sa femme, qui chioit des yeux dans un coin. Cette querelle-là fit cesser l' autre. Cela est plaisant, dit Tonton, qui ne pensoit plus à son affront ; comment, Monsieur Minutin, les femmes de notaires courent donc le marché des filles du monde ? Ce mot-là fit élever le mari comme un soupe au lait ; il vouloit se jeter sur sa femme ; mais Monsieur et Madame Dubois qui avoient peur du scandale, à cause de la police, se jettent sur lui, et vous le prennent à brasse-corps, qu' il ne

pouvait plus que remuer la langue, qui disoit les plus belles choses du monde.
à la fin, pourtant, il s' appaise petit-à-petit, parce que Madame Dubois lui remontre en

p31

douceur qu' il a tort encore plus que sa femme, qui n' étoit là que pour la première fois, tandis qu' il y venoit tous les jours avec le tiers et le quart. Pour toute conclusion du bacanal ; on rapporte du vin, et on fait boire l' homme et la femme pour les repatrier ensemble. M Bordereau dit son nom à M Minutin, et offre de lui faire plaisir à la douane et ailleurs, quand il aura besoin de son coffre-fort : ne prenez point d' ombrage de tout ceci, M Minutin, dit mon bourgeois ; car, en vérité, il n' y a pas de mal. J' ai vu avant-hier madame votre épouse, pour la première fois, par hasard, à la comédie ; nous avons parlé de l' opéra-comique, et elle m' a fait l' honneur d' en accepter une partie. J' ai eu toutes les peines du monde à lui faire agréer le souper que vous avez jeté par terre, mais il en faut commander un autre, car apparemment vous avez faim : oh ! Point du tout, monsieur, dit le notaire ; mais c' est qu' en vérité, si on vient à savoir cela, je suis tout-à-fait perdu dans le corps. N' ayez pas peur, allez, monsieur, dit Madame Dubois, je ferai en sorte que Mademoiselle Tonton et sa camarade n' en parlent point. Je sais comment je m' y prendrai pour les faire taire ; à l' égard du milord, c' est un baragouineux

p32

qu' on ne croira pas, quand une femme comme moi parlera tout au contraire de lui. Le milord et les deux filles étoient déjà rentrés dans le cabinet, sans s' embarrasser du notaire, quand ils avoient vu que le grabuge s' appaisoit ; et Mademoiselle Tonton, qui n' avoit non plus de fiel qu' un pigeon, trouvoit que le souper de quatre étoit excellent pour trois. Le nouveau souper venu, on se mit à table ; et comme il n' y avoit plus rien à dire en particulier, la Fleur et moi, on nous fit servir, et c' est-là que s' est fait la conversation et l' accommodement que vous allez voir.

J' avois écrit cela, comme le reste, à ma manière ; mais comme chacun parloit à son tour, cela faisoit un embrouillamini de dit-il, répondit-il, repliqua-t-il, ajouta-t-il, continua-t-il ; de façon que je n' y connoissois rien moi-même ; cela m' embarrassoit beaucoup ; mais mon écrivain du charnier m' a donné une ouverture pour éviter l' embrouille ; c' est de coucher sur le papier ce discours-là par demandes et par réponses, tout comme quand on vous parle à la comédie ; et c' est ce que je vais faire ; retenez bien seulement qu' ils ne sont que trois qui parlent, parce que la chambrière, la Fleur et moi, nous écoutons sans souffler le mot.

p33

Voilà comme cela a commencé par Monsieur Bordereau.

M Bordereau.

En vérité, M Minutin, je suis charmé d' avoir fait la connoissance d' un homme comme vous, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger.

M Minutin.

Monsieur, vous me faites bien de l' honneur, j' accepte, de tout mon coeur, vos offres de service. Le temps est si dur, qu' on ne peut se soutenir sans le secours de ses amis, et surtout dans nos charges ; c' est pourquoi nous voyons tant de mes confrères faire la culbute.

M Bordereau.

Cela est vrai, au moins ce que vous dites, M Minutin ; mais aussi on dit que vous le prenez sur un ton si haut...

M Minutin.

Comment voulez-vous faire autrement ? Ne faut-il pas soutenir noblesse ? Savez-vous ce qui nous tue ? C' est la dépense de nos femmes.

p34

Madame Minutin.

Mon petit nez, je ne dois pas être comprise dans le nombre.

M Minutin.

Tout comme une autre, Madame Minutin, tout comme une autre.

Madame Minutin.

Voudriez-vous que j' allasse comme une procureuse.

M Bordereau.

Fi donc.

M Minutin.

Il faut aller selon son état ; il semble que vous ne vous souveniez plus de ce que nous avons été.

M Bordereau.

Je serois bien aise de savoir cela, si cela ne vous faisoit point de peine.

M Minutin.

Point du tout ; je ne suis point de ces gens

p35

qui cachent ce qu' ils ont été, après avoir fait fortune.

M Bordereau.

Cela est bien glorieux pour vous. Pardi, contez-nous donc un peu votre histoire, Monsieur Minutin ; je parierois cent pistoles qu' elle nous feroit rire.

M Minutin.

à la bonne heure, je vais donc vous exposer...

Madame Minutin.

Non, non, laissez-moi exposer à monsieur...

M Bordereau.

Oui, je crois que ce sera plus drôle, de la part de madame.

M Minutin.

Il faut donc la laisser jouir de ses privilèges, au désir de la coutume de Paris.

M Bordereau.

Je vous aime de cette humeur, M Minutin... je crois que nous ferons de bonnes

p36

affaires ensemble ; car je suis quelquefois un croustilleux corps, tel que vous me voyez. Allons, à nos santés, aussi-bien, c' est trop parler sans boire. Du vin comme de l' eau ? Commencez, madame, s' il vous plaît ; j' écoute de toutes mes oreilles.

Madame Minutin.

C' est au hasard que nous devons notre fortune : avant mon mariage, je n' étois qu' une simple grisette, fille de boutique chez une marchande de modes, de la rue Saint-Honoré. J' ai, comme vous voyez, un visage assez mettable ; c' étoit toute ma ressource.

M Minutin étoit alors chancelier de la bazoche.

Fille de boutique et cleric, font volontiers connoissance. à la première vue de monsieur, l' amour fit évanouir les espérances de fortune que j' avois fondées sur mes attraits. Tous deux libres, et n' ayant à rendre compte de nos actions à personne,

nous nous crûmes en droit de disposer pleinement de nous. Je plantai-là ma marchande ; il fit banqueroute à la bazoche, et le Port-à-L' Anglois vit allumer le flambeau de notre hyménée.

M Bordereau.

C' étoit, ma foi, bien s' y prendre.

p37

Madame Minutin.

Les agrémens dont nous étions, pour ainsi dire, pétris l' un et l' autre, ne nous faisoient pas vivre plus à l' aise.

M Bordereau.

Cela se peut-il ?

M Minutin.

Rien n' est plus certain.

M Bordereau.

Si je vous avois connu dans ce temps-là, vous n' auriez pas été si en peine ; je vous aurois fait avoir une belle et bonne commission ; et vous seriez peut-être comme moi à-présent. Je n' ai pourtant jamais été marié ; mais c' est que je me suis poussé d' un autre côté.

M Minutin.

J' étois trop jaloux de ma femme, pour en faire une ressource ; j' eus recours aux expédiens ; quelques-uns me réussirent, d' autres me manquèrent. Je me fis enfin solliciteur de procès. Un usurier se réfugia chez moi, avec ses larcins ; je les recueillis l' un et l' autre : on instruisoit le procès du fugitif, quand une

p38

voisine babillarde le décéla. La justice se transporta dans mon domicile, s' empara de l' homme, et me laissa les effets. L' accusé mourut en prison, et comme, à sa mort, il avoit gardé le *tacet* , je me trouvai habile à succéder.

M Bordereau.

Ah, ah ! Il est bon là ; c' étoit un modèle de conduite pour les dépôts.

M Minutin.

Ma femme ayant toujours eu de l' ambition, pour la satisfaire, j' entrai dans le corps brillant des notaires de Paris.

M Bordereau.

Que cela est louable !

M Minutin.

Oui, mais elle me ruine par une dépense excessive.
Considérez son vêtement ; est-ce celui d' une
bourgeoise ?

Madame Minutin.

Ah ! Je demande réparation pour le corps.

M Bordereau.

Bon, on en a bien besoin, est-ce qu' on ne

p39

sait pas qu' une notaresse n' est pas une bourgeoise ?

D' où venez-vous donc, pour ne pas savoir cela,

M Minutin ?

Madame Minutin.

Il n' a jamais su tenir son rang.

M Bordereau.

Oh ! Notre ami, il ne faut pas se laisser manger
la laine sur le dos. Quelque jour je vous conterai
un différent que j' ai eu avec un de nos directeurs.
Oh, dame ! Je lui fis bien voir, en plein bureau,
que son encre n' étoit pas reluisante : il ne faut pas
se jouer à moi ; quand une fois je m' y mets, je ne
suis pas tendre.

M Minutin.

Ce n' est pas tout-à-fait l' air dont elle se met qui
me fait de la peine ; c' est qu' elle voit un certain
monde qui ne me plaît pas.

M Bordereau.

Ah ! Cela est tout différent.

M Minutin.

Eh ! Mais, mais, M Minutin, vous n' y

p40

pensez pas ; je ne puis me renfermer, ni dans ma
famille, ni dans la vôtre ; nous n' en connoissons
pas. Je fraye avec les gens de ma volée. M' a-t-on
jamais vue, par exemple, vous faire l' affront de me
faufiler avec des procureuses, des avocates ?

M Minutin.

Je sais que vous ne vous encanillez pas ;
je ne me plains pas des gens que vous voyez ; ce n' est
que de la façon de les voir.

M Bordereau.

Oh ! C' est autre chose.

Madame Minutin.

Qu' a donc de repréhensible ma manière d' agir ?

M Minutin.

Comptez-vous pour rien, d' aller scandaleusement aux spectacles et aux promenades, avec des mousquetaires et des abbés ?

M Bordereau.

Celui-là est un peu fort.

M Minutin.

Paroître en public, avec des gens de cette

p41

espèce, c' est vouloir se décrier à plaisir ; et nous sommes solidaires en réputation.

M Bordereau.

Il a raison.

M Minutin.

Voyez-les au logis, madame, voyez-les au logis.

M Bordereau.

Il y a encore quelque chose à dire à cela ; mais cela viendra avec le temps. Avez-vous encore quelque chose sur l' estomac ?

M Minutin.

M Bordereau, vous êtes mon ami ?

M Bordereau.

Touchez-là

M Minutin.

Il faut donc vous ouvrir mon coeur. Je ne suis rien moins que jaloux ; mais je suis ruiné. J' en impose encore au public par un faste éblouissant ; mais, dans peu, on me verra donner du nez en terre.

p42

M Bordereau.

Eh bien, mon ami, nous vous soutiendrons.

M Minutin.

Je n' aurois pas tout-à-fait besoin du secours de mes amis, si Madame Minutin vouloit associer sa pratique à la mienne.

M Bordereau.

Ah ! Ah ! Est-ce qu' on passe aussi des actes pardevant madame ?

Madame Minutin.

Que voulez-vous dire ?

M Minutin.

Vous m' entendez : votre pension ne peut suffire pour vos plaisirs et vos habits ; il faut bien qu' il vous vienne de l' argent de quelqu' autre part.

Madame Minutin.

Mais je gagne beaucoup au jeu.
M Bordereau.
Cela se peut sans miracle.

p43

M Minutin.
D' accord : mais quand la femme donne à jouer, il ne reste ordinairement au mari, que les vieilles cartes et les cornets.
M Bordereau.
Ne parlons pas de cela.
M Minutin.
Tenez, madame Minutin, je ne suis plus jeune ; et, à certain âge, on se défait de beaucoup de préjugés, faisons bourse commune : mettez le produit de vos actes dans *l' esquipot* .
Madame Minutin.
Mais, Monsieur Minutin...
M Bordereau.
Vous y perdriez, peut-être, il faut que l' étude du premier étage aille mieux que celle du rez-de-chaussée.
On peut trouver une façon de vous accorder ; rapportez en caisse le produit de deux études, et M Minutin fera la dépense de la maison.
M Minutin.
Il n' est rien que je ne fasse pour soutenir

p44

l' honneur du corps. Y consentez-vous, ma femme ?
Madame Minutin.
Soit.
M Minutin.
Ah ! Que je vais bien morguer mes confrères.
M Bordereau.
N' allez pas garder minute de cet acte-là, au moins.
Pour peu qu' une bourgeoise fût passable, elle auroit bien l' ambition de parvenir aux honneurs du tabellionnat. Au reste, M Minutin, mon ami, comptez toujours sur moi. Il faut qu' au premier jour j' aille sans façon manger votre gigot.
M Minutin.
Nous ne vous ferons pas l' affront de vous faire manger avec les clercs.
Quand tout fut arrangé, de la manière que je viens de le dire, il étoit une heure après minuit, ce qui fit que M Bordereau demanda la carte, qu' il paya tout de suite sans marchander ; Madame Dubois

lui demanda si c' étoit lui ou ce monsieur qui
payeroit les débris des

p45

bouteilles, des verres et des assiettes cassées.

Plaisante gueuserie, dit M Bordereau, pour en
aller étourdir la tête de cet honnête homme.

Combien faut-il pour tout cela ? En conscience,
répondit Madame Dubois, cela vaudroit cinquante
francs pour un autre ; mais, comme c' est vous qui
payez, je me contenterai de deux louis, et c' est le
prix courant ; vous concevez bien que je ne
gagne rien là-dessus.

M Bordereau allonge deux louis, on monte dans
l' équipage, et je remène tout le monde, chacun chez
eux.

Du-depuis, j' ai souvent mené Madame Minutin et
M Bordereau, à sa petite maison au fauxbourg
Saint-Antoine, où M Minutin venoit les trouver
le soir, jusqu' à ce qu' un beau matin, mon bourgeois
fît un trou à la lune, dont il a emporté à mon
maître près d' un mois de louage de son remise, et
ce qu' il me donnoit pour boire.

Je crois que M Minutin l' est allé trouver, car
il a déménagé sa boutique, si tellement, qu' il n' y a
laissé que des paperasses.

p46

HIST. BONNES FORT. M. BRILLANTIN

*des bonnes fortunes de m le chevalier
Brillant.*

un de mes amis, qui étoit cocher bourgeois, me
proposa un jour d' entrer au service de
m le chevalier Brillantin, pour mener sa
diligence ; et je donnai là-dedans, parce que je ne
savais pas ce qu' en vaut l' aune. C' est la plus
fichue condition qu' on puisse imaginer.

Je me souviendrai toujours qu' un matin, qu' il y
avoit tout plein de créanciers dans son
anti-chambre, il donna des coups de bâton aux uns,
des coups de pied dans le cul aux autres ; de façon
que, comme par son commandement, j' avois aidé à les
mettre dehors, ils se mirent cinq ou six après moi,
dans la rue, où ils m' équipèrent en enfant de bonne

maison ; cela fit, qu' avec les coups de plat d' épée
qu' il me donnoit en particulier, je le laissai-là ;
et puis, affûte-toi, mène les chevaux qui voudra.
Dans les commencemens que j' étois à son service, je
ne savois pas encore le trantran de

p47

son allure ; c' est pourquoi, une fois qu' il
sortoit de l' opéra, et qu' il y avoit bien du monde
à la porte, il me dit tout haut : chez la marquise.
Quelle marquise, lui dis-je ; chez la marquise où
j' ai dîné, répondit-il ; ah ! Ce lui fis-je, dans
la rue de la Huchette, je sais où c' est. Cette
réponse fit rire tout ce qui étoit là ; et si
pourtant, on ne savoit pas que c' étoit une
couturière : ça n' importe, en descendant du carrosse
il me promit vingt coups de bâton, quand nous
serions à la maison ; je ne les ai pas comptés, mais
si je l' avois laissé faire, du train qu' il y
alloit... la peste... mais ça m' apprit à vivre. Le
lendemain, le valet-de-chambre et le laquais me
dirent son allure, et je n' y fus plus attrapé.
M. Le chevalier avoit trois ou quatre femelles,
tant coëffeuses, que couturières et autres, dont
il faisoit des marquises et des comtesses dans le
monde ; leurs appartemens étoient toujours au
quatrième étage. Il n' y a pas de tapissier qui sache
mieux meubler une chambre que lui, et à peu de frais.
D' une tapisserie de l' histoire de Bergame, il vous
en fait une haute-lisse ; et de chaises de paille,
des fauteuils de damas ; les habits et les diamans ne
lui coûtent pas plus : on peut dire que c' est un bel
instrument que sa langue.

p48

Du reste il en fait acroire à tout le monde, et
quelquefois il joue des jeux si drôles, qu' on ne peut
pas s' empêcher de rire ; vous allez voir.
Un soir qu' il soupoit au fauxbourg Saint-Germain,
avec plusieurs de ses amis, la Roche, son
valet-de-chambre, va l' avertir, au milieu du
souper, que je suis en bas avec son petit carrosse
gris et ses chevaux de nuit. Aussi-tôt il dit tout
bas, que toute la table l' entendit, à un de ces
messieurs, qu' il va à un rendez-vous, et qu' ils
n' ont qu' à toujours se réjouir, en l' attendant,
parce qu' une petite heure fera son affaire.

Il monte, en me disant : au Marais, à toutes jambes ; et je le mène à l' ordinaire, grand train ; mais il me fait arrêter au bout de la rue, pour me dire d' aller, au pas, à la place aux veaux.

Quand nous y sommes arrivés, il descend pour regarder de quel côté venoit le vent ; moi, je ne savois ce que cela vouloit dire ; comme il vit qu' il ne venoit pas, il se mit à taponner toute sa frisure, à se peigner avec ses doigts ; en un mot, à s' ébouriffer tout au mieux ; après il se déboutonne, puis se reboutonne tout de travers ; il déroule ses bas, chiffonne ses manchettes, ôte le bouton d' une ;

p49

se mit du rouge au bout du nez, arrache sa mouche du front, se marche sur les pieds ; enfin, il se met, comme en revenant du pillage.

Quand cette farce-là eut duré environ une demi-heure, il remonte et m' ordonne d' aller doucement jusqu' à cent pas de la maison où étoient ces messieurs, et d' entrer dans la cour à toute bride. Son laquais, la France, m' a dit, qu' il étoit arrivé dans la chambre tout essoufflé, et qu' il avoit dit à ses amis, que ça n' avoit pas été sans bien de la peine, comme il y paroissoit, qu' il étoit venu à bout de la petite duchesse.

Il a fait cent tours pareils, qu' on prenoit pour argent comptant ; mais il lui arriva, une fois, une vilaine catastrophe avec une vraie présidente de campagne ; c' est la bonne fortune la plus relevée qu' il ait eue, si tant est qu' on veuille l' appeller bonne fortune, à cause de la façon dont cela tourna. Si elle avoit bien fini, m. Le chevalier n' auroit pas manqué de s' en vanter ; et puisqu' il faisoit de ses couturières des duchesses, il auroit fait de madame la présidente, au moins une impératrice.

Après tout, c' étoit aussi belle catin que beau robin, car madame la présidente lui ressembloit presque pour les façons. Elle avoit été quelquefois à la cour, quand tout le monde

p50

y va voir jouer les eaux à la saint-Louis, et à la procession des cordons bleus. Avec ça que comme elle avoit vu des duchesses de condition, et autres, à l' opéra, ou ailleurs, elle en avoit pris les manières

aisées.

Ils se faisoient donc accroire tous les deux, que des vessies étoient des lanternes ; en sorte que madame la présidente, promit de venir souper, un soir, à la petite maison de m. Le chevalier : elle auroit bien voulu que ç' eût été à la sienne, à elle-même, car elle étoit outillée de tout ce qu' il faut pour les rendez-vous : mais elle l' avoit prêtée à une de ses amies, qui faisoit comme si elle avoit été à elle.

Madame la présidente arriva la première, comme cela se pratique aujourd' hui ; et quand m. Le chevalier fut venu, ils se mettent à souper tête-à-tête, comme des fourbisseurs. Pour moi, après avoir bu deux coups d' une main, et autant de l' autre, je vais chercher à roupiller un somme, dans le jardin, à la belle étoile.

Il y avoit près d' une heure que je tapois de l' oeil au mieux, quand je m' entends réveiller par deux voix qui parloient auprès de moi ; on voyoit clair comme dans un four ; mais je reconnus bien la parole de m. Le chevalier, qui assuroit madame la présidente, qu' il n' avoit

p51

aimé personne comme elle. Chevalier, lui répondoit-on, vous hasardez beaucoup ; un homme aussi répandu que vous l' êtes, a dû ressentir de grandes passions : il est vrai, reprenoit mon maître, et je ne suis pas assez sot pour en disconvenir ; mais je vous jure, en honneur, que je n' ai jamais été aussi vivement amoureux que je le suis à cette heure : et voilà justement, dit la présidente, cette vivacité que j' appréhende ; vous n' ignorez pas, chevalier, que je suis veuve, et encore assez jeune pour appréhender de compromettre ma réputation. Je vous jure, reprenoit mon maître, qu' elle ne court aucun risque avec moi, et que je saurai la ménager. Allons, ma reine, plus de résistance ; rendez-vous aux empressemens du plus amoureux de tous les hommes.

La conversation finit là, pour un petit bout de temps ; car, un moment après, madame la présidente dit, à moitié bas : eh, mais, chevalier, vous n' y pensez pas ? Vous me prenez apparemment pour une grisette... vous n' avez nulle considération... ôtez-vous, cela est horrible... c' est malgré moi, je vous assure... vous m' assommez... vous aviez bien raison de dire que ma réputation ne courroit point des risques avec vous... retournez d' où vous venez... vous êtes un

insolent... on n' en use pas ainsi avec une femme de ma qualité.

Je m' aperçus bien que la présidente s' étoit dépêtrée de m. Le chevalier, car elle demanda son carrosse, et, malgré tout ce que pût faire mon maître, elle monta dedans, et le laissa là avec sa courte honte.

Cette affaire-là lui fit bien de la peine ; et comme il avoit, outre cela, besoin d' argent, nous allâmes auprès d' Orléans, où il avoit des lettres pour en ramasser. Il y avoit dans le village une jeune fille, fort jolie, qui avoit demeuré à Paris fort

long-temps, avec sa maraine, qui l' avoit prise en amitié auprès d' elle ; mais comme elle étoit venue à mourir, Javotte étoit retournée avec sa mère, pour rester dans le pays, ce qui ne lui plaisoit guère.

La Roche, qui étoit au fait de la commission, tourneviroit cette jeunesse, pour la faire tomber dans les filets de son maître ; il lui avoit fait

accroire, que si elle vouloit l' épouser en mariage, il demanderoit son congé de valet-de-chambre, pour être concierge du château, ou pour aller vivre à Paris à louer des chambres garnies.

La fille, qui étoit futée, aimoit mieux l' un que l' autre ; parce qu' à Paris on a une bien meilleure liberté que non pas à la campagne.

Avec tout cela, elle voyoit bien qu' il avoit peut-être envie de l' attraper, ce qui faisoit qu' elle ne croyoit pas la moitié de ce qu' il lui disoit.

Je voyois bien la manigance de la Roche ; j' avois envie de découvrir, à Javotte, la mèche du panneau où on vouloit la faire tomber ; mais j' avois peur aussi, que si cela venoit à être su de

m. Le chevalier, je lui payerois tôt ou tard. J' étois donc bien embarrassé, comment m' y prendre ; quand, un beau jour que j' étois dans le parc, à faire je ne sais pas quoi, je vis passer la Javotte, et la Roche qui alloit après elle ; je les suis à pas de loup, jusqu' à un petit endroit où ils s' assirent sur l' herbe ; je me cache derrière un buisson, d' où j' entends toute leur conversation, que voilà, comme je l' ai retenue, en propres termes, mot à mot.

La Roche lui disoit, pourquoi ne vouloir pas croire ce que je vous dis des bontés que mon maître a pour

moi ? Il ne me laissera jamais manquer de rien ; et il me disoit encore hier, que si j' avois le bonheur de vous épouser, il ne prétendoit pas que je me retirasse de son service, comme j' en avois formé le dessein : le sien est, que vous demeuriez ici, dans le château ; votre logement est marqué, c' est dans l' aile gauche, du côté du petit bois,

p54

parce qu' il trouve qu' il est nécessaire que je sois logé auprès de lui, et naturel que vous soyez avec moi. Cependant nous aurons une chambre séparée, afin de me trouver plus à portée de mon service, et pour ne pas interrompre votre repos, quand, par hasard, dans la nuit, il aura besoin de moi.

Ces mesures-là, répondit Javotte, qui voyoit bien ce qui en étoit, sont bien prises ; je crois que qui les dérangeroit, vous feroit grand dépit. Ce ne seroit, repliqua la Roche, que par rapport à m. Le chevalier, qui mérite toutes sortes d' attentions ; si vous saviez jusqu' où s' étendent ses bontés pour moi, avec quelle amitié il m' assure qu' il veut travailler à ma fortune... vous verrez, vous verrez de quel air il s' y prendra ; je suis persuadé que vous en serez surprise. Point-du-tout, dit Javotte, je m' y attends, et que vous la méritez cette fortune, par toutes vos complaisances ; mais, dites-moi une chose : si je deviens votre épouse, ne faudra-t-il pas que je fournisse aussi mon contingent de complaisance ?

Je crois vous entendre, répondit le valet-de-chambre en riant un peu, celle qu' il pourroit exiger de vous, ne doit vous causer aucune inquiétude par rapport à moi. Et quoique je vous aime chèrement, j' ai trop de bon sens

p55

pour donner dans l' erreur commune. Non, non, je ne suis pas assez fat pour me mettre en tête que vous ne puissiez plaire qu' à moi. Un homme seroit ridicule de vouloir que sa femme ne fût belle qu' à ses yeux. Ah ! Je vous entends, répondit Javotte, vous seriez homme à vous prêter à certains petits desseins, que m. Le chevalier pourroit avoir sur ma personne. Ayez meilleure opinion de moi, repliqua vîtement la Roche. Cependant je crois qu' on peut, sans pécher contre l' exacte bienséance, ne pas

s'arrêter à cent petites qui ne valent pas qu'on y pense, et sur lesquelles cependant le commun des maris se gendarme. Je m'explique : je vous suppose mariée ; m. Le chevalier vous a vue ; il sait que vous êtes belle, et il le verra de plus près, quand nous serons unis. Je le connois pour un conteur de fleurettes, et c'est tout. Le bon seigneur n'en demande pas davantage : il vous cajolera sur votre beauté, sur vos agréments, que sais-je, moi ? Sur mille choses, qui le plus souvent échappent à un mari. Eh bien ! Irai-je sottement me fâcher de ce qu'il est poli, galant ? De ce qu'il vous trouve de son goût ? Ce n'est pas ma faute. Je ne lui ai pas dit, pas fait remarquer. Entre nous, n'aurois-je pas mauvaise grace de faire le jaloux ? Pour une bagatelle qu'il vous aura

p56

dite en passant ? Bagatelle qui, en effet, n'en est qu'une qui ne porte nul coup. Galanterie que vous dira le premier qui vous verra : car ce que je vous dis de lui, je le dis de tout le monde. Les hommes se sont fait une habitude de débiter la fleurette, et les femmes de s'en repaître avidement. Pourquoi s'opposer au torrent ? à un usage établi, et, pour ainsi dire, généralement reçu ? En vérité, mademoiselle, ce seroit être ridicule de gaieté de coeur. Si j'en suis cru, je serai le maître, sur cet article, dans mon ménage. C'est-à-dire, répondit Javotte, que vous comptez avoir toute l'autorité, et me faire partager le déshonneur.

Le déshonneur ! Reprit la Roche, expression vague, que chacun interprète à sa manière, et que personne n'entend au juste, pour lui vouloir donner trop d'étendue. Je n'ai pas plus d'esprit qu'un autre ; mais un gros bon sens m'enseigne à faire peu de cas d'une chose d'elle-même si chimérique, qu'étant réalisée, elle ne produit aucun mal effectif.

Cependant il y a des gens assez sots pour s'en formaliser, et pour publier les visions qu'enfantent d'autres visions ; plus un homme fait voir clairement qu'il est un sot, moins il passe pour l'être. N'est-ce pas bien entendre ses intérêts ? Quoi ! Parce qu'il a plu à quelques cerveaux creux de rendre les

p57

femmes dépositaires de ce qu' on appelle notre honneur, il faut crier au voleur, quand elles le laissent échapper ! On veut que j' aille publiquement demander raison d' un mal, dont je ne me serois jamais plaint, si mon voisin, que la chose n' intéresse point du tout, ne s' avoisait pas de s' en formaliser pour moi.

Les maris de votre espèce, dit Javotte, devraient faire imprimer cette morale-là. Pensez-vous, repliqua la Roche, que les femmes eussent tort de contribuer aux frais de l' impression ; elles y ont autant et même plus d' intérêt que nous. Je vais vous le prouver, ajouta-t-il, en retenant Javotte qui vouloit s' en aller, si vous voulez me prêter un moment d' attention. Et sans attendre sa réponse, il continua :

quand nous vous avons confié la garde de notre honneur, nous savions que vous le défendriez mal ; et par un raffinement de sottise, oui, de sottise, c' est le terme convenable, nous avons mis en oeuvre toutes les ruses dont on se serviroit contre un ennemi, dont on connoîtroit la vigilance et l' intrépidité. Nous savions bien que vous succomberiez même à de moindres efforts ; mais nous avons voulu nous mettre dans le cas de vous faire les reproches que mérite votre impertinence. Nous faisons bien pis, à la honte de notre sexe plutôt

p58

que du vôtre. Quand nous vous avons vaincues, nous vous insultons en indignes vainqueurs : nous nous réjouissons de votre défaite, comme si nous n' y perdions pas plus que vous ; convenez donc, mademoiselle...

en voilà assez, dit Javotte, en s' en allant, je n' en veux pas entendre davantage. La Roche vouloit encore la retenir ; mais elle le rabrona de façon, que je vis bien qu' il n' y avoit rien à faire pour lui, c' est ce qui me fit prendre la hardiesse de lui proposer de la prendre en mariage pour moi tout seul.

Je n' attendis pas plus tard que le soir même où je la trouvai seule, et tout à la franquette, je lui lâche ce que j' avois sur le coeur à son égard : elle ne me met ni dehors, ni dedans, de façon que j' avois bonne espérance, d' autant plus qu' elle n' étoit pas à savoir que j' avois quelque chose devant moi à Paris, des profits que j' avois épargnés en menant l' équipage ; de sorte que ça faisoit un petit magot bien joli pour une fille qui n' avoit rien du tout.

Deux jours après, Mademoiselle Javotte, de sa grace me dit qu' elle alloit bientôt partir pour Paris avec sa mère, pour tâcher de trouver une bonne condition, et que si je veux les aller trouver là, nous parlerons d' affaires. Ce qui fut dit, fut fait ; le lendemain de

p59

leur départ, je me mets à les suivre à beau-pied sans lance, après avoir demandé à m. Le chevalier, de l' argent et mon congé ; il me donna l' un, tout sur le tas, et je cours encore après l' autre. ça n' empêche pas que je ne rattrape mes gens à Monthéry, d' où nous arrivons à Paris, chez une blanchisseuse de ma connoissance, où Mademoiselle Javotte et sa mère furent bien reçues. Comme on ne trouve pas des conditions, d' aucunes qu' il y a, dans le pas d' un cheval, Mamselle Javotte, et sa mère, furent un bout de temps sur mes crochets, que mon saint frusquin s' en alloit petit à petit, je proposa le mariage pour tout de bon ; et comme la mère voyoit bien que j' étois le fait de sa fille, ça fut bâti en quinze jours. La belle-mère s' en retourna au pays après la noce ; et moi je trouve la condition duquel je vais vous parler, et où notre femme entra par la suite.

HIST. MAD. ALLAIN ET ABBE EVRARD

p60

de Madame Allain et de m. L' abbé évrard.
ce fut tout bonnement et par un cas fortuit du hasard, que j' entrai au service de cette dame. Comme elle passoit un jour sur le pont-neuf, un fiacre accroche son équipage, si tellement fort, que son cocher tombe à bas, sans pouvoir remonter. Comme j' étois là présent en personne, je m' offre à monter sur le siège, ce qu' elle accepte. Son cocher ne pouvant plus mener depuis sa chute, elle le fit son portier, et moi j' ai pris sa place. C' étoit une bien brave dame, veuve sans enfans, de quarante-deux ans environ, qui avoit été belle femme, et qui en avoit encore de beaux restes. Il y avoit dans la maison, m. L' abbé évrard, qui conduisoit tout. Il étoit gras comme un moine, et

cependant il ne mangeoit guère que des petits pieds ;
son visage étoit frais et vermeil comme une rose,
à cause du bon vin de Bourgogne qu' il buvoit, pour
fortifier son estomac contre le bréviaire ; il n' y
avoit jamais

p61

sur son habit, ni sur son chapeau de castor, la
moindre petite ordure. Ah ! C' étoit un homme bien
propre !

Tout d' abord que je le vis, je le pris en amitié,
car il avoit l' air d' un luron ; mais j' ai bien
trouvé à déchanter par la suite.

Quand on est nouveau venu dans une maison, on n' en
fait pas le trantran ; cela fit qu' un jour je payai
du vin au portier, dont j' avois pris les chevaux,
pour afin qu' il m' instruisse de tous les tenans et
aboutissans.

Il me dit donc, que Madame Allain, c' étoit notre
maîtresse, étoit la meilleure femme du monde, quand
on ne la contrarioit point ; parce que m. L' abbé
lui avoit appris, qu' il ne falloit pas qu' un
domestique dise non, quand le maître dit oui ;
quand même le bourgeois auroit tort, parce que le
valet est un impertinent, quand il a plus de raison
que son maître.

Pour ce qui est d' à-l' égard de m. L' abbé, qu' il
étoit, comme je le voyois bien par mes yeux, un gros
compère qui avoit tant d' esprit, qu' il n' y avoit
que madame qui pût entendre quelque chose à ses
discours ; il en faisoit à toute la maison, en
manière de prône ou de sermon, les dimanches et fêtes,
plutôt que d' aller à la paroisse, parce que
M évrard disoit,

p62

que les prêtres de là ne savoient pas la bonne
religion comme il faut.

Que Madame Barbe, la gouvernante autrefois de
Madame Allain, ne faisoit presque plus rien dans
la maison, à cause qu' elle étoit vieille, que de
porter tous les matins un bouillon à M évrard, et
de lui faire son chocolat, quand il étoit levé,
et son café de l' après-d'inée ; et que madame ne
vouloit pas qu' elle fit oeuvre de ses dix doigts, que
pour son service à lui.

Que Mademoiselle Douceur, la fille de chambre,

faisoit tout ce qu' il falloit aux environs de madame, excepté de bassiner le lit de m. L' abbé, l' hiver, qu' il faisoit froid, et de lui mettre ses moines à côté de ses jambes, et sa boule d' étain pleine d' eau chaude aux pieds, quand il étoit dans le lit.

Que M Coulis, le cuisinier, avoit ordre de faire tout de son mieux en fricassées, et sur-tout en soupe ; parce que m. L' abbé disoit, à chaque bout de champ, que le bon potage faisoit le bon estomac. Qu' il n' y avoit pas pour le présent d' officier en confitures, à cause qu' on avoit renvoyé le dernier qui ne faisoit pas son métier, comme M évrard le vouloit, qui s' y connoissoit mieux que lui. On en avoit mandé un de Tours et un de Rouen, pour voir à qui feroit le mieux des deux.

p63

Enfin finale, qu' il falloit que tout le monde obéît à m. L' abbé, qui n' en faisoit qu' à sa tête, comme les bonnetiers, dans la maison où il étoit maître de tout, jusqu' à manier l' argent de la daronne, sans compte ni mesure.

Quand je fus bien instruit de tout cela, je m' arrange là-dessus, de façon que j' obéissois plutôt à monsieur qu' à madame.

Malgré tout cela, je manquai pourtant d' en sortir.

Un jour que j' avois un peu viné, j' avois mené M évrard, pour prendre l' air, dans les allées de Vincennes. En revenant, comme je voulois passer plutôt qu' un autre à la porte Saint-Antoine, nous accrochons tous les deux, pas bien fort pourtant, mais assez pour réveiller m. L' abbé qui sommeilloit dans le carrosse.

Il ne fut pas plutôt arrivé à la maison, qu' il alla dire à madame, que j' étois un brutal qui ne savois pas mener ; et qu' il falloit en prendre un plus doux.

Moi, qui ne savois rien de rien, je fus bien étonné, quand madame me fait appeller, pour me signifier qu' il faut que je fasse mon paquet pour le lendemain, qu' elle prendra un autre cocher.

Je ne pus m' empêcher de demander la raison pourquoi ? Et m. L' abbé me répond, que c' est pour m' apprendre à ne pas accrocher, au risque

p64

de faire tuer le monde, à cause que je suis un ivrogne qui put le vin d' une lieue.
J' étois fâché de sortir pour un si chétif sujet ; mais enfin, on ne reste pas chez le monde malgré eux. Le lendemain, comme je vas pour monter à l' appartement de m. L' abbé, et recevoir mon argent, voilà ma femme qui vient m' apporter du linge à rechanger, et je lui conte mon histoire dans la cour, que M évrard nous voyoit par la fenêtre.
Madame Guillaume se mit à pleurer de me voir sur le pavé ; moi je la console de mon mieux, et je vas chez M évrard pour toucher mes noyaux.
Mon compte étoit tout prêt. Comme je mettois mon poussier dans ma poche, m. L' abbé me fait la grace de me dire : quelle est cette jeune femme à qui vous parliez dans la cour ? Monsieur, vas-je lui répondre, c' est la mienne. Vous êtes donc marié, ce fit-il ? Oui, monsieur ; vous n' êtes pas à le savoir, lui fis-je. Oh ! Cela change la thèse, il faut avoir de la commisération pour les gens qui ont de la famille. Combien avez-vous d' enfans ? Celui ou celle qui va venir, lui répondis-je, ce sera le premier. C' est une raison de plus qui engage ma charité à demander grace pour vous, dit-il ; l' état dans lequel se trouve votre femme, et la misère, où vous vous verriez, peut-être, bientôt plongé,

p65

étant sans condition, me font oublier vos sottises : allez, retournez à votre devoir, j' obtiendrai votre pardon ; votre femme demeure-t-elle dans le quartier ? Tout au contraire, monsieur, lui répondis-je ; elle est vraiment bien loin : mais, continua-t-il, elle doit être fatiguée de venir de si loin ? Je crois qu' il y a, ici-dessus, une petite chambre où l' on pourroit la loger ; elle sera plus à portée des secours que son état exige. La charité de Madame Allain s' étend sur toutes sortes de sujets indistinctement ; mais il est naturel que ses domestiques soient préférés : je vais lui demander le logement de votre femme, faites toujours apporter ses petits meubles, en attendant.
Je demeurai si ébaubi, en voyant tant de bonté, que je restai comme une statue qui ne souffle pas, sans pouvoir le remercier. Dans le temps que je raconte tout cela à Madame Guillaume, notre maîtresse nous fait venir tous les deux devant elle.
Après bien des questions, et des oui, et des non, à cause que Madame Allain n' avoit jamais voulu avoir de ménage chez elle, enfin, il fut arrêté que ma femme coucheroit dans la petite chambre,

au-dessus de m. L' abbé, et moi, dans la mienne, à l' ordinaire, sur l' écurie.
Il me parut, à quelques paroles que dit

p66

Mamselle Douceur, qu' elle n' étoit pas bien contente de voir Madame Guillaume dans la maison ; mais, comme on ne lui demandoit pas son avis, c' étoit à elle à se taire. Cela n' empêcha pas notre femme de venir s' y installer quelques jours après ; et ce qui fit encore plus de peine à la chambrière, c' est que m. L' abbé fit manger Madame Guillaume à l' office ; et puis, quand elle fut près de son terme, on lui en portoit dans sa chambre, à cause qu' elle pouvoit se blesser en montant ou en descendant ; de façon qu' elle étoit bien choyée.

J' étois si aise de voir toutes ces bonnes manières, que je me serois mis dans la glace pour madame, et dans le feu pour m. L' abbé, qui prenoient tant de soin de ma femme et de son fruit, qui fut une petite fille, qui vint un peu plutôt que Madame Guillaume ne croyoit ; cela fit que Madame Allain ne lui donna qu' une petite layette de rien, au lieu d' une plus belle ; mais m. L' abbé dit à Madame Allain, qu' il n' y avoit pas grand mal, parce que l' autre serviroit pour le premier enfant qu' auroit notre femme.

Tout alloit le mieux du monde dans la maison, où chacun étoit content, à l' exception de Mamselle Douceur, qui me lâchoit toujours quelques brocards en passant, sur Madame

p67

Guillaume, et m. L' abbé. à la fin, pourtant, cela me mit martel en tête ; de sorte que je me mis à les espionner pendant longtemps, sans rien voir de ce que disoit Mamselle Douceur, que je vis bien qu' elle n' étoit qu' une bavarde.

Un beau jour, elle crut avoir ville gagnée, en m' apportant une lettre d' amour de m. L' abbé, à ce qu' elle disoit, et qu' elle avoit vu tomber de la poche de ma femme ; elle me la lut plus d' une fois, depuis un bout jusqu' à l' autre, sans y rien comprendre de ce qu' elle vouloit qui fut dedans, contre mon honneur ; et vous allez voir, qu' à la vérité, il n' y avoit rien du tout de cela : car

voilà que je vous la mets devant les yeux.
" ma très-chère soeur,
je goûte enfin, avec une entière suavité, le fruit
de la nouvelle vie dont j' ai eu le bonheur de vous
enseigner la pratique ; et vous êtes prête d' entrer
dans la perfection dont je vous ai vanté les
douceurs ineffables. Je m' apperçois aussi, avec
plaisir, que vous n' avez plus ces sécheresses, dont
la privation ne vous causoit, autrefois, que
d' imparfaits embrasemens de coeur ; sécheresses,
qui nous

p68

faisoient mutuellement désespérer de parvenir
jamais à cet état de béatitude, qui fait la
récompense de la vie unitive, dont nos plus
grands et plus profonds docteurs nous font un si
beau portrait ; cependant comme je crois, et que
je sais, par ma propre expérience, qu' il est bon
quelquefois de s' éloigner des principes généraux,
je ne saurois trop vous répéter, que pour faire
cesser ces cruels combats, qui vous font ressentir
encore les violentes secousses des tribulations
intérieures, il faut un peu s' écarter du
contemplatif, sans cependant le perdre de vue, pour
donner quelque chose de plus à l' actif. Coopérez
donc, dorénavant avec moi, ma très-chère soeur, à la
perfection de ces douces extases, dont votre
tiédeur vous a privée jusqu' à présent, malgré les
soins que je me suis donné pour vous les faire
goûter, dans leur entière plénitude. "
que trouvez-vous donc à cela, dis-je à Mamselle
Douceur, quand elle eut fini de lire ? Il n' y a pas
là-dedans un seul mot, de ce que vous voulez me faire
accroire. C' est vraiment un bel et bon sermon, et
vous voulez que je me plaigne de ce que m. L' abbé
veut bien prôner notre femme ? Non ferai, ma foi ;
au contraire, je lui en aurai obligation, toute ma
vie vivante.

p69

Ah ! Puisque vous le prenez si bien, répondit-elle,
il faut vous en donner encore un paquet ; vous m' avez
l' air de le bien porter, pauvre M Guillaume ; que
vous avez l' esprit bouché ! Vous n' entendez donc pas
ce que ces termes-là veulent dire pour votre honneur ?
Pour mon honneur, répondis-je ? Vous avez donc la

berlue à l' esprit ? Allez, allez, Mademoiselle
Douceur, tant qu' on ne parlera que comme cela à ma
femme, je n' ai pas peur de loger à l' enseigne de
j' en tenons .

Tant mieux pour votre femme, et pour votre repos,
M Guillaume, me dit-elle ; mais si vous ne
comprenez rien à ces mots-là, l' abbé les lui fera
bien entendre : le scélérat ! Je ne sais à quoi il
tient que je ne l' étrangle : cet indigne ! Après ce
qu' il m' avoit promis... et tout de suite elle s' en va
en jetant quelques larmes, qui ne laissèrent pas que
de me donner à penser, que m. L' abbé lui avoit
peut-être promis plus de beurre que de pain.

J' ai eu cette idée-là dans la pensée, pendant plus de
huit jours ; mais une chose, que j' aperçus, au bout
de ce temps-là, me fit venir toute autre chose dans
l' esprit, tant sur elle, que sur Madame Guillaume.

Un matin que j' étois dans mon grenier à l' avoine,
pour la remuer, comme c' est la manière

p70

dans les cochers, pour empêcher qu' elle ne s' échauffe,
je vis de dedans un coin, où j' étois par la fenêtre,
M évrard qui étoit en robe de chambre auprès du lit
de madame, et qui lui parloit de bien près à l' oreille,
de façon que je ne voyois pas leurs mains, ni à l' un,
ni à l' autre ; cela fit que je me douta de
quelque chose, avec autre chose d' une autre fois, qu' il
raccommoît la jarrettière de madame, couchée sur sa
duchesse.

Cela me donna de la curiosité de voir mieux ; mais
comment faire ? On pouvoit me voir par la fenêtre. Je
songe en moi-même que madame m' avoit ordonné d' aller,
tous les matins, savoir si elle se serviroit de ses
chevaux. C' étoit une bonne invention pour me couler
chez elle, comme je fis tout bellement. Je ne
rencontre ame qui vive jusqu' à la porte de la chambre,
qui étoit entre-bâillée ; de façon que je ne voyois
d' un oeil, dans un miroir vis-à-vis, que la moitié
de ce qui se passoit sur le lit ; mais en
récompense, j' entendois tout ce qui s' y parloit, et
c' étoit Madame Allain qui, dans ce temps-là, disoit
à M évrard : à quoi, mon cher abbé, dois-je
attribuer la froideur, pour ne pas dire l' indifférence,
que vous me faites éprouver depuis quelque temps ?
Moi, froid ! Moi, indifférent ! Répondit-il ; je ne
fus jamais plus

p71

épris, plus charmé, et plus en état de répondre aux bontés dont vous m' accablez ; et il falloit que cela fut comme il le disoit, car ils ne parloient plus, ni l' un ni l' autre, que par des paroles entrelardées de soupirs et de ha ! Ha ! OÙ je ne comprenois rien ; c' est pourquoi j' allois me retirer, quand Mamselle Douceur arrive, qui me demande ce que je veux. Savoir si madame sortira ce matin, lui dis-je ; mais je n' ai pas osé entrer, parce que je crois qu' elle est avec m. L' abbé, en conversation sérieuse, qui ne regarde qu' eux d' eux. Passe encore pour elle, répondit en grognant la chambrière ; mais pour une autre, il me le paiera, ou je ne suis pas fille. Allez, M Guillaume, continua-t-elle, je vous ferai avertir si madame a besoin de vous ; mais apprenez toujours de moi, en passant, qu' il ne faut pas se fier aux petits collets.

Je compris bien, par ces paroles, ce que Mamselle Douceur vouloit me faire entendre à son sujet, comme à celui de madame ; mais je ne pouvois pas me fourrer dans la caboche, qu' un abbé étoit capable de ces sortes de choses-là, envers la maîtresse et la servante ; qu' il y en avoit assez d' une des deux, pour un homme tout seul : et ce qui me passoit encore, c' est que cette petite langue de serpent vouloit

p72

me faire accroire, comme à un glaupe, que Madame Guillaume avoit part au gâteau ; d' autant plus que je savois bien encore, par moi-même, que ma femme n' étoit pas trop sur sa bouche de ce côté-là, et puis, d' ailleurs, que la lettre qu' il lui avoit écrite, ne parloit pas du tout comme ce qu' il disoit à madame.

Les jours allans et venans, comme dit l' autre, il arriva, pourtant à la fin, que Mamselle Douceur savoit mieux que moi ce qui la regardoit du côté de m. L' abbé, qui n' en agit pas bien avec elle dans cette occasion-là ; ce qui la fit aller aux oreilles de madame, qui ne fit semblant de rien, pendant quelque temps, pour mieux jouer son jeu, comme vous verrez par après.

à l' égard de Mamselle Douceur, elle disoit, de son côté, qu' elle alloit voir ses parens dans son pays ; mais il y avoit des gens de la maison qui savoient bien qu' elle alloit être pigeon dans le colombier d' une sage-femme.

Madame Guillaume prit sa place de chambrière auprès de notre maîtresse, qui la fit coucher tout auprès de sa chambre, à porte ouverte, à cause que depuis

un certain temps, elle s' imaginait de voir des esprits la nuit, dont elle avoit peur ; et c' étoit pour la rassurer, car elle ne s' en rapportoit pas à m. L' abbé, qui

p73

disoit qu' il n' y avoit jamais eu de revenans que dans la tête des bonnes femmes. Je n' étois pas trop content de ce changement-là, qui m' empêchoit d' aller voir ma femme, comme je faisois quelquefois dans la petite chambre. Je fis enfin tant, par mon esprit, que bien souvent, la nuit, j' allois la trouver dans son lit, par le petit escalier borgne ; et je décamptois toujours drès le grand matin, pour aller panser aussi mes chevaux.

Un jour pourtant, je ne sais comment cela se put faire, je m' étois endormi si fort, que je ne songeai pas à me lever, à l' ordinaire, au point du jour, que je voyois venir par la fenêtré, dont je ne tirois pas le rideau ; comme il avoit fait bien chaud pendant toute la nuit, je m' étois mis à l' air, sur le bord du lit, comme quand on sait bien que personne ne nous verra.

En me réveillant, j' entends du bruit dans la chambre de madame, comme de quelqu' un qui marcheroit : aussitôt je vois par le pied du lit, que c' est Madame Allain, rien qu' avec sa chemise, qui entre où je suis ; me voyant pris, comme un renard dans un bled, je m' avise de faire le dormeur, et je fais semblant de ronfler, sans remuer ni pied ni patte, tant que madame fut sur sa chaise percée, qui étoit dans un coin de la chambre, tout vis-à-vis de

p74

moi. On sait bien qu' une femme veuve a été mariée, et qu' elle n' est pas apprentisse ; c' est ce qui me fit rester comme j' étois, sans changer de posture, ni sans faire semblant de me réveiller, pour n' avoir pas la peine de lui faire des excuses : après tout, m' auroit-elle fait un péché d' être couché avec ma femme ?

Si-tôt qu' elle fut partie, je m' en allai aussi à mon ouvrage, comme à l' ordinaire, et tout se passa ce jour-là, à l' accoutumée.

La nuit d' après, en voulant aller voir Madame Guillaume, je trouve la petite porte fermée. Ce qui me fit penser que c' étoit par ordre de madame, qui ne

vouloit pas que je couche avec ma femme. Cela ne me fit pas trop de plaisir. Je frappe tout doucement à la porte ; mais notre femme ne m'ouvrait pas, je pense qu'elle est dans son premier somme ; c'est pourquoi je m'en retourne avec si peu de poisson que j'ai pris.

Le lendemain, comme j'étais après mes chevaux à cinq heures du matin, je vois madame à sa fenêtre, qui me fait signe de monter par le grand escalier : elle ouvre toutes les portes elle-même, et parce que j'avais mes escarpins d'écurie, elle me les fait laisser dans l'antichambre, pour ne pas faire du bruit.

Je ne savais que penser de tout ce manège : car elle n'avait qu'un petit cotillon tout court ;

p75

mais elle me dit : si tu me promets de ne rien dire de ce que je vais te faire voir, tu auras tout lieu de te louer de moi. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle me mena tout au travers de sa chambre, dans celle de ma femme, que je vis dans son lit, et monsieur l'abbé étendu auprès d'elle, qui dormoient tous les deux.

Cette vision-là me surprit si fort, que quand je n'aurais pas promis à Madame Allain de ne rien dire de ce que je venais de voir, je n'aurais pas pu souffler le mot : ma maîtresse m'entraîna jusques dans l'anti-chambre, dont elle ferma les portes sur nous, et puis elle me dit : eh bien ! Guillaume, que penses-tu de ce que tu viens de voir ? Ah ! Madame, lui répondis-je, je ne m'y serois pas attendu ; cela est bien vilain pour un homme de cet habit-là. Je n'oserai peut-être pas lui toucher, à cause de son caractère ; mais pour ma femme qui n'en a point, je vous la rosserai, qu'elle dira bien vite holà ! Il n'en sera ni plus ni moins, mon pauvre Guillaume, dit-elle ; et l'éclat que tu ferois, apprendroit à tout le monde, ce qu'il est bon qu'il ignore pour ton honneur et celui de ma maison : mais ne t'inquiète de rien, je sais les moyens de te venger, et tu verras, dès aujourd'hui, comment je m'y prendrai. Achève de panser tes chevaux, et sur les neuf heures

p76

tu iras dire au révérend père Simon, que je le prie

de venir dîner ici aujourd' hui.
Et qu' est-ce que fera, madame, lui dis-je, le père Simon à tout cela ? Me remettra-t-il l' honneur sur la tête, à la place de ce que ce chien de m. L' abbé y a planté ? à présent, voyez-vous, je ne me fierai ni à prêtre, ni à moine. Tu feras bien, répondit madame, je suis bien revenue des uns et des autres : mais, exécute toujours ce que je t' ordonne ; je te donne ma parole, mon cher Guillaume, que dans peu nous serons débarrassés de ce coquin d' abbé ; tu auras le plaisir de me le voir mettre à la porte : vous feriez bien d' y mettre aussi ma carogne de femme, lui répondis-je. Cela n' en seroit peut-être pas plus mal, repliqua-t-elle : mais prends patience, tout ira bien ; j' espère trouver les moyens de te guérir bientôt du mal que je viens de te faire, en te découvrant la conduite de ta femme ; tu verras que ce sera un mal pour un bien : attaches-toi à moi, et je ferai ta fortune : je te tirerai de l' écurie pour te faire mon valet-de-chambre. Je ne serai pas la première femme qui se sera servie d' un grand brun comme toi : ne dis rien de tout ceci à personne, et me laisse faire. Là-dessus elle me fait sortir, et rentre dans sa chambre.
On a bien raison de dire, qu' il n' y a rien qui guérisse de tout mal, comme le bien : car

p77

la pensée seule de la fortune, que venoit de me promettre Madame Allain, me fit presque oublier ce que je venois de voir : et puis d' ailleurs, quand votre femme a été capable de faire de ces écarts-là, cela diminue tellement la bonne opinion que vous devez toujours avoir d' elle, quand ce ne seroit que pour vous-même, qu' il paroît qu' on ne se soucie plus qu' elle s' écarte ou non de son devoir, parce qu' elle ne vaut pas la peine qu' on l' estime, quand elle ne le mérite plus ; et qu' on est indifférent pour les choses, dont on a raison de ne plus s' embarrasser.

Je me mis donc à prendre mon parti là-dessus, et cela fut bientôt fait, car j' y allois de bon coeur : je n' avois plus d' envie que de voir ce qu' alloit opérer le père Simon, quand il seroit venu pour dîner, comme il l' avoit promis, quand je lui en avois parlé.

à son arrivée, m. L' abbé évrard fit une moue longue d' une aune ; car c' étoit sa bête : on se met à table, sans que madame s' embarrasse de la mine de l' abbé, qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner, et il lui répondoit bravement sur toutes les

choses qu' il mettoit en avant, pour disputer ; d' autant plus que madame étoit du côté du révérend, contre son ordinaire, ce qui fit que la moutarde monta au nez d' évrard qui jette sa serviette, et s' en va comme un fou, bouder dans sa chambre.

p78

Cela fit un esclandre, que tout le monde qui étoit-là, nous ne savions qu' en penser ; mais, madame prit tout d' abord la balle au bond : Guillaume, me dit-elle, allez dire à M évrard, que puisqu' il reconnoît si mal l' honneur que je lui fais, en l' admettant à ma table, et qu' il y manque de respect aux gens que je considère, il me fera plaisir de n' y plus paroître dorénavant.

Quand on m' auroit donné de l' argent, madame ne m' auroit pas fait plus de plaisir que de me charger de cette commission, que je vas vous lui faire tout chaud. Ne t' auroit-elle pas aussi chargé, me répondit l' abbé, de me dire de sortir de chez elle ? Non, lui repartis-je ; mais cela pourroit bien arriver sans miracle : quand on est chassé de la table, on ne met guère à l' être de la maison. Ces derniers mots que j' avois ajouté de mon crû, et à cause de la bonne amitié que je lui portois, le mirent dans une colère qui me fit un grand plaisir : je crus qu' il m' alloit battre, et je l' aurois bien voulu voir ; car je lui aurois rendu de bon coeur sur le dos, le bois qu' il m' avoit mis sur la tête.

Sur le soir, l' abbé envoya demander à madame, si elle vouloit bien lui donner jusqu' au lendemain pour lui rendre compte de ce qu' il avoit à elle : et Madame Allain lui fit répondre,

p79

qu' elle le vouloit bien. De sorte que le jour d' après, il rendit son compte tant bien que mal : mais madame étoit si aise de s' en voir dépétrée, qu' elle ne prit pas garde à bien des petites choses, qui ne laissoient pourtant pas que d' être de conséquence.

Ses meubles furent bientôt emportés ; car il n' en avoit pas ; ceux de sa chambre appartenoient à la maison : à la fin il partit, et il n' y eut ni petit ni grand qui n' en fût bien aise, à l' exception de Madame Guillaume, qui ne faisoit pourtant semblant de rien, mais qui n' en pensoit pas moins ; car la bonne bête fit un trou à la lune deux jours après,

qu' elle m' emporta ce que j' avois de plus beau et de meilleur pour courir après son abbé. Il faut qu' ils soient allés bien loin, car je n' en ai jamais eu ni vent, ni voix du depuis, et je m' en soucie comme de Colintampon.

Madame Allain me donna le double pour le moins de ce que ma femme m' avoit emporté, ce qui fit que je fus encore plutôt consolé. J' eus commission de lui chercher une femme-de-chambre et un cocher, et je lui donnai tous les deux à ma poste.

Quoique je ne savois lire, ni écrire, ni chiffrer, je pris ses affaires en main pour gouverner le ménage, comme avoit fait l' abbé ; en sorte

p80

que tout le monde m' appelloit M Guillaume, gros comme le bras, dans la maison.

Un matin qu' elle étoit dans son lit, et que je lui rendois compte de quelque chose, elle me va dire : tu vois, Guillaume, que j' ai beaucoup de confiance en toi ; j' espère que tu ne me trahiras pas comme ce fripon d' évrard. Oh ! Pour cela non, madame, ce lui fis-je, car il faudroit que je fusse un grand misérable ; et là-dessus je lui baise la main d' un bras qu' elle avoit hors du lit.

Comment donc, dit-elle, tu es galant ? Oh ! Madame, répondis-je, je voudrois être aussi galant que vous êtes belle, afin de vous être autant agréable : mais, sais-tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d' amour, et que je devois m' en fâcher ? Qu' est-ce que cela vous avanceroit, dis-je, à mon tour ? Il n' en seroit ni plus ni moins, et il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je sais bien qu' un homme de mon acabie n' est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite. Je le veux croire, répondit-elle, ou je serois fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n' est pas encore assez, il faut être discret. Oh ! N' ayez pas peur ; allez, madame, lui dis-je, je suis muet

p81

comme une carpe quand il le faut. Là-dessus elle se mit à rêver, et moi à prendre sa main, puis son bras ; en sorte que je découvre la couverture, à l' endroit de son sein, qui étoit blanc comme de la

neige. Je me hasarde à mettre un doigt dessus un, et puis toute une main, ensuite les deux sur les deux ; comme elle rêvoit toujours, sans que cela la fit revenir en rien, je me hasarda, de lui prendre un baiser. Oh ! C' est cela qui la fit revenir : retire-toi, Guillaume, dit-elle, en se mettant à son séant, tu es trop hardi, ou je suis trop foible. Eh bien ! Madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse et à votre foiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement : non, répondit-elle, aussi-bien j' entends ma femme-de-chambre : retire-toi, et sur-tout songes que tu ne peux me plaire, que par la discrétion. Et comme la femme-de-chambre venoit véritablement, je dis à madame, en me retirant, que sur ce pied-là, je comptois que mon affaire étoit dans le sac. Je ne lui avois parlé, et fait ce que je viens de dire, que parce que j' avois reconnu qu' elle avoit de la bonne volonté pour moi, depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mîmes toutes nos flûtes d' accord, pour vivre, par la suite, d' une bonne

p82

amitié parfaite avec toutes sortes de circonstances, les meilleures et les plus agréables ; sans que qui que ce soit, s' en soit jamais apperçu au point que c' étoit.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu' elle m' a fait le bien dont je vis à présent à mon aise : après ce temps-là, cette bonne dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu' à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne auprès de Paris, d' où j' ai appris du maître d' école, à écrire, et lire dans les livres, qui m' ont fait venir l' envie d' en faire un à mon tour, comme je vois que tout le monde s' en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à d' autres, à coup sûr : cela m' encouragera ; et qu' est-ce qui m' empêcheroit après cela, de tomber dans le bel esprit ? De plus, que sait-on ce qui peut arriver dans le monde ? Je ne suis pas plus gros qu' un autre ; et puis d' ailleurs, la porte de l' académie n' est-elle pas belle et grande ? En tout cas, qu' est-ce qu' on peut me reprocher ? Que j' écris comme un fiacre, il y en a bien d' autres qui écrivent de même ; et si pourtant ils ne l' ont jamais été ?

fin de l' histoire de M Guillaume.

LE LIBRAIRE A QUI A LU

p83

à la fureur d' écrire, a succédé celle d' être imprimé ; et le bon M Guillaume, mon voisin de campagne, ne m' a pas donné de cesse, que je ne lui aie promis d' employer ma typographie, au service de son ouvrage. Comme j' ai eu, dans le commencement, assez de peine à entrer dans mes bottes, l' envie qu' il avoit de paroître, en personne, au grand jour du lumineux théâtre de l' impression, l' a porté jusqu' à m' offrir de l' argent pour parvenir à cela ; mais le désintéressement dont nous nous piquons, dans la librairie, m' a fait rejeter cette offre scandaleuse, avec une espèce de sainte horreur, à cause, non-seulement parce que je craignois l' appréhension de me voir exposé aux justes reproches de mes confrères les libraires, mais, encore même, parce qu' une bonne conscience, bien timorée, ne souffre pas certaines bassesses, dans celui qui en est revêtu.

Parmi, et entre le fatras immense des histoires dont ce recueil est composé, j' ai choisi les quatre que vous venez de lire, cher ami lecteur ; j' en ai corrigé le style en extirpant les

p84

broussailles dont elles étoient remplies du-depuis un bout jusqu' à l' autre. J' ai rectifié de mauvaises inversions, dures, rendues moins louches ; des tournures amphibologiques et corrigé un très-grand nombre de mots, qui ne m' ont paru tout-à-fait dignes de la pureté de la langue françoise, tel que nous avons l' avantage de la parler, au jour d' aujourd' hui.

Enfin, je crois avoir mis lesdites quatre histoires en état d' être lues agréablement par un public éclairément judicieux, d' un goût délicat, et d' une juste finesse de discernement.

Je pourrois même dire, que c' est un petit service essentiel que j' ai déjà rendu, sans rougir, à plusieurs de messieurs nos plus célèbres auteurs, qui ne s' en sont pas trouvé beaucoup plus mal, et

de même que leurs oeuvres, que j' ai eu l' honneur d' imprimer.

Si je n' ai pas réussi, pour cette fois, on dira du moins, à ma louange : ... etc.

Au surplus, comme mon talent n' est pas de me piquer d' écrire, et que je ne cherche pas à cacher, sous une feinte modestie apparente, le service que je crois avoir rendu à notre littérature, en me donnant pour l' éditeur de ce petit ouvrage, dont je déclare, à la face du public, que je ne suis point, en aucune façon quelconque, l' auteur aussi caché qu' anonyme.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)